P 270 E

3e Année. N° 1 — Le N° 10 centimes — Du 14 au 20 Février 1913

TATÈNE

Veuve TCHANCHET

Journal Satirique Illustré

PARAISSANT LE SAMEDI

ABONNEMENT
Un an . . . fr. 5,00
Six mois . . . fr. 2,50

Pour tout ce qui concerne la Redaction et l'Administration
S'ADRESSER
182, Rue Ste-Marguerite, - Tél. 3635
LIÉGE

ANNONCES
4e page, la ligne . 0,30
3e — réclame . . 0,50
2e et 3e dans le texte 2,00

Les Présidents de France
ET LE RIRE

Le bon Monsieur Fallières déménage pour faire place à M. Raymond Poincaré, et les humoristes excercent leur verve une dernière fois sur le dos de celui qui fut plus fier d'être propriétaire du Loupillon que locataire de l'Elysée.

Je dis «une dernière fois», parce que seul un souvenir tragique parvient à rappeler la physionomie des anciens présidents dans la mémoire des français.

Casimir Perier et Emile Loubet tombèrent dans l'oubli le lendemain de leur départ. Sadi Carnot et un peu Félix Faure ne doivent qu'aux circonstances de leur mort la survivance de leur souvenir. Malgré toute sa bonhomie, l'excellent M. Armand Fallières ne sera plus tantôt qu'un très anonyme citoyen.

Et elle est, en somme, très émouvante cette conception du pouvoir représentatif de la France qui fait un homme «tabou» aussi longtemps qu'il est le centre de la nation, mais point un instant de plus. Cela nous change considérablement et avantageusement, non seulement de la conception vétuste et ruinée du roi de droit divin : tzar, sultan ou empereur, mais même de la théorie des princes constitutionnels qui place sur le trône le produit quelconque des hasards génériques, fut-ce même un fou, un avorton, ou un imbcile, ce qui est pis!

Nous avons eu jusqu'à présent quelque chance en Belgique, mais tous les pays ne peuvent en dire autant.

***

Quoi qu'il en soit, voici donc que la France, s'étant donné un nouveau président, le peuple, les écrivains, les artistes vont pouvoir renouveler l'atmosphère d'humour dont on enveloppe si volontiers, chez nos voisins, le chef de la République. Et ceci est encore une caractéristique de l'esprit français qui autorise la caricature, les chansons et la fantaisie la plus échevelée aux dépends du Président, sans que soit atteint de la moindre façon le respect dont on l'entoure comme représentant de la France.

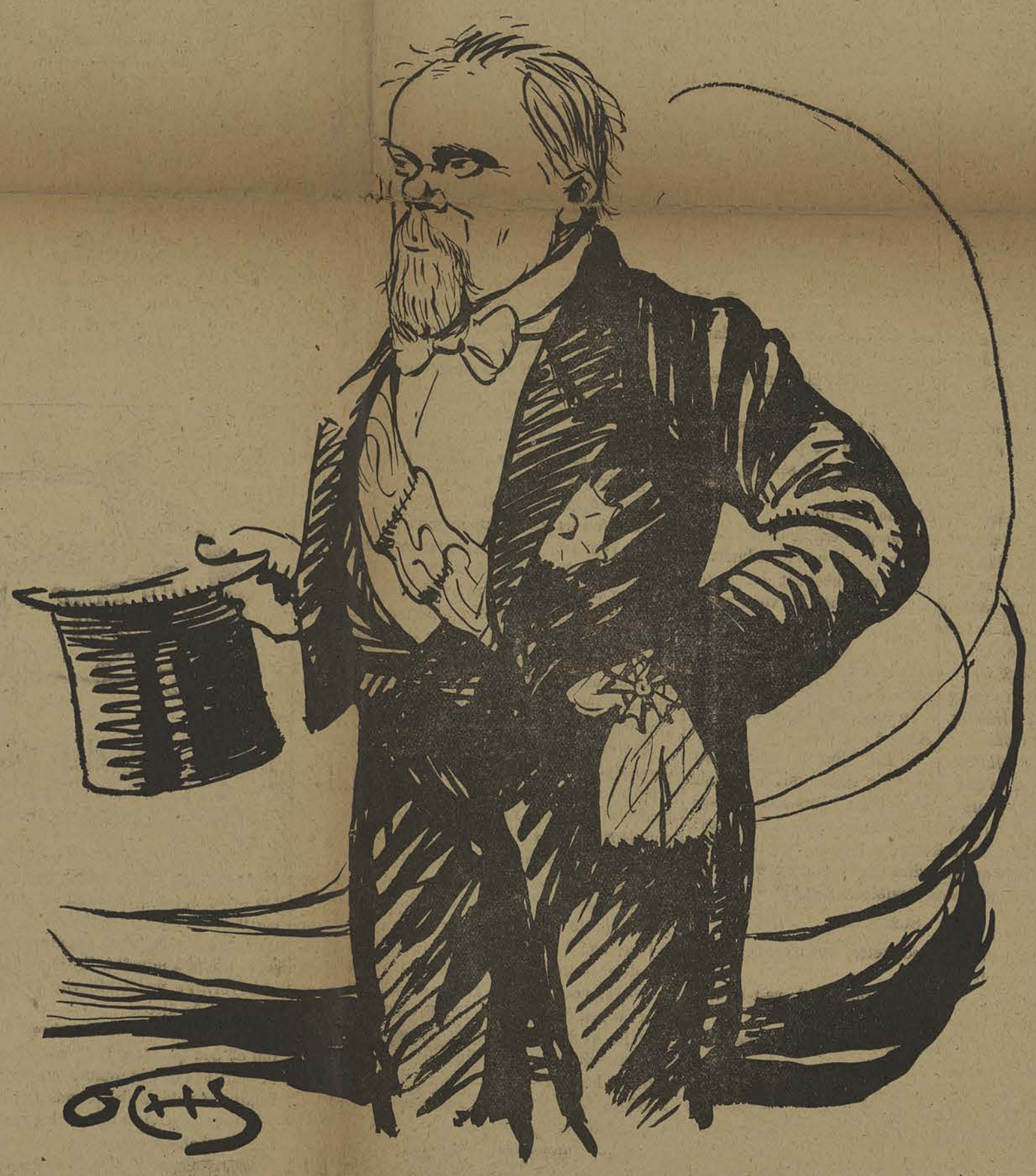
Guillaume II, malgré son éclectisme ne comprendra jamais cela, non plus que la verve patriotique et douloureuse d'un Hansi d'Alsace du reste.

Or, voici donc que M. Fallières déménage et que M. Poincaré reprend sa succession avec les petites obligations du métier, celle entre autres de prêter à faire rire le Boulevard.

L'ennui, c'est que cela ne sera point très facile. M. Poincaré n'a pas de bedaine, ni même de Loupillon ; il n'a point de barbe en éventail ni de toupet ; il a cependant trop de poils et trop de cheveux pour qu'on en tire matière à plaisanterie ; il ne s'habille ni trop bien ni trop mal ; il n'a pas de manie trop connue et son amitié pour sa chatte siamoise ne suffira pas à faire croire qu'il a pour cette race perfide l'admiration d'un Baudelaire ; il n'est ni trop riche ni trop pauvre, ni trop vieux ni trop jeune ; et puis, avant que d'être Président de la République, il était déjà quelquechose.

Il y a longtemps que ça ne s'était vu en France, et ça déroute un peu tout le monde, même les humoristes.

LE NOUVEAU PRÉSIDENT



UNIVERSITÉ DE LIÈGE

M. RAYMOND POINCARÉ

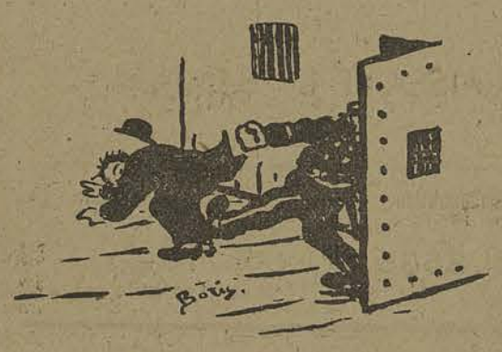
* * *

Je ne doute pas cependant que les caricaturistes, ne le voyant point rond et point carré, ne trouvent pour lui une formule géométrique, mais il était permis de constater leur hésitation jusqu'à ce jour.

Ils n'ont même pas eu la ressource, encore que ce soit un homme droit, des angles dans lesquels ils avaient muré Carnot, et vainement lui ont-ils cherché aussi un attribut caractéristique, comme les guêtres de Félix Faure, ou le parapluie de Grévy, ou les lunettes de Thiers. C'est pourquoi j'éprouve momentanément — car il faut toujours se réserver en matière d'art ! — la plus profonde admiration pour l'audacieux Jacques Ochs, qui n'a pas craint d'enfanter une marionnette qui ressemblerait comme un frère au nouveau Président.

Georges Curtius.

Le secret dans l'armée



Scènes ministérielles

Les trois scènes se passent dans le cabinet de M. de Broqueville, l'élégant baron, ministre civil et approximatif de la guerre.

SCÈNE I.

On introduit le délinquant, un officier supérieur.

Le Ministre. — Vous êtes bien Untel ?

L'Officier. — Oui, le colonel Untel.

Le Ministre. — Le grade n'y fait rien, et puis je me perds dans tous vos galons. Alors vous êtes franc-maçon ?

L'Officier. — On vous l'a dit ?

Le Ministre. — C'est une société secrète que la Franc-Maçonnerie. Vous savez bien que je ne veux rien de secret dans l'armée. La défense du pays exige que tout se passe au grand jour. Votre cas est très grave, très grave.

L'Officier. — Je ne vous ai pas encore dit si j'étais ou non franc-maçon.

Le Ministre. — Puisqu'on me l'affirme.

L'Officier. — Si la franc-maçonnerie est une société secrète, comment pourriez-vous le savoir ?

Le Ministre. — Nous savons cependant tout ce qui s'y passe.

L'Officier. — Alors ce n'est plus une société secrète.

Le Ministre. — Tiens, je n'avais pas pensé à cela, moi. Il est vrai qu'on ne peut penser à tout. Et puis, enfin, elle l'a été secrète, cela suffit.

L'Officier. — Elle ne l'est plus.

Le Ministre. — Je ne puis entrer dans toutes ces subtilités. En tous cas, je ne puis admettre que « mes » officiers me bèchent en petit Comité, sans que je le sache. Si vous vous obstinez à rester franc-maçon, je vous fends l'oreille.

L'Officier. — Mais si je discute publiquement la désorganisation militaire ?

Le Ministre. — Je vous fends aussi l'oreille.

L'Officier. — Alors ?

Le Ministre. — Eh bien ! taisez-vous ! Qu'est-ce que vous avez donc tous à vouloir parler? Nous vous payons ; taisez-vous. Est-ce en vain qu'on vous appelle «la grande Muette»? Taisez-vous, taisez-vous ! Seul, le général en chef a le droit de dire quelque chose, et voyez, je parle le moins possible... Allez !

SCÈNE II.

Au coup de sonnette, entre le chef de Cabinet du Ministre.

Le Ministre. — Comment cela va-t-il, cher ami ?

Le Chef de Cabinet. — Ça va, ça va, mon vieux.

Le Ministre. — Je viens d'en boucher un coin au colonel Untel. En voilà un muet pour le reste de sa vie militaire. Mais il y en a d'autres.

Le Chef de Cabinet. — Combien d'autres ! Mais avec mon moyen, nous les boucherons également.

Le Ministre. — Les fiches !

Le Chef de Cabinet. — Tiens donc, en voici quelques-unes.

Le Ministre. — Voyons ces fiches confidentielles, car il est bien entendu que tout cela doit être réglé dans le secret le plus absolu.

Le Chef de Cabinet. — Voici d'abord des renseignements sur le général X. Le frère de sa cuisinière ne va pas à la messe et sa femme achète son savon chez un marchand dont la femme a épousé le neveu d'un ancien candidat libéral.

Le Ministre. — Bon, bouche-t-il le chemin à un de nos amis ?

Le Chef de Cabinet. — Parbleu, au colonel A. qui a conférencié plusieurs fois au Cercle catholique flamand.

Le Ministre. — Tu liquideras le général X. pour avoir laissé entendre en manœuvres que la Belgique n'était peut être pas tout à fait prête.

Le Chef du Cabinet. — Parfait. Voici maintenant le cas du colonel Y. Plusieurs fois, ayant rencontré des Petits Frères, il oublia de saluer respectueusement ces représentants de la science nationale.

Le Ministre. — Très grave. Etouffe-le au premier mouvement. Mais, silence, il me semble qu'on a marché dans l'antichambre.

Le Chef de Cabinet. — Prudence, glissez les fiches sous le *Moniteur*.

Entre le garçon de bureau.

Le Ministre. — Oui, Monsieur, il faut que tout se passe désormais au grand jour. Seul ce moyen sauvera l'armée. Allez !

SCÈNE III.

Le garçon de bureau. — C'est le coiffeur, mon général, pour la teinture hebdomadaire

Le Ministre. — Bien, Joseph, ferme toutes les portes, je n'y suis pour personne.

Nic-Nac.

UN VIEUX MOT ET UNE VIEILLE CHOSE

Votre pantalon flambant neuf, Monsieur, votre jupe entravée et collante, Madame, sont-ils sortis mal en point ou mal en forme de la sinistre épreuve de l'accroc compromettant et indiscret? Ne vous désolez pas. Il y a remède. Passez par le « stoppeur » ou la « stoppeuse ».

La stoppeuse surtout, cette fée de l'aiguille, avec des doigts experts, méticuleux et délicats, rapprochera les lèvres de la blessure et en enchevêtrera à nouveau la trame rompue, avec une perfection telle qu'il n'y paraîtra bientôt plus. C'est le « stoppage ».

Le mot est vieux comme le monde, aussi vieux que l'opération elle-même. Mais ne voilà-t-il pas que les flamingants le prétendent d'origine flamande? Il provient, jurent-ils, de leur « stops » « stoppen » bouchon, boucher.

Ils oublient qu'il est en wallon un mot très connu : « stoper », « ristoper », qui a certes fourni le mot français, puisque le wallon n'est que du vieux français, et où le flamand lui-même pourrait très bien retrouver ses origines car « stopper » vient vraisemblablement du latin « stuppa » qui veut dire étoupe. Ne dit-on pas encore en français « étouper » pour : boucher avec de l'étoupe ?

Il est à remarquer du reste que le flamand n'a que le seul mot « stopper » qui veut dire en général « boucher » quelque soit le sens particulier qu'on veuille donner à la chose. Alors qu'en français nous avons : stopper, rentraire, repriser, rapiècer, ravauder, remailler, qui ont tous la même signification qui est de boucher un trou dans une étoffe ou un tissu, avec chacun leur nuance différente. Ce qui prouve encore — si la preuve devait en être faite — combien la langue française est plus précise, plus expressive et plus riche que le dialecte cher à notre confrère Hoste et à Emmanuel Hiel.

Autrefois, dans les vieilles provinces, on disait encore «restaurage», ce qui ferait aujourd'hui : rétaupage. Le mot avait une figure bien française et mérite résurrection. On lit dans le supplément du « Dictionnaire du Commerce » de Savory des Brusions, paru en 1730 :

« *Restaupage.* Ce terme, qui est en usage » dans tous les Pays Bas, signifie raccomoder » à l'aiguille les trous d'une toile, en imitant » l'ouvrage des tisserands sur le métier, c'est-» à-dire en traversant les fils les uns sur les » autres, comme on le fait avec la navette par » le moyen des marches. Les Flamands surtout » et les Hollandaises, sont si patientes et si » habiles dans ce restaupage qu'on ne distingue » point leur ouvrage avec celui du tisserand, » même dans les linons les plus clairs et les » baptiste les plus fines ».

Comme on le voit, les wallonnes sont là encore confondues avec les flamandes et Liége avec les Pays-Bas. Car il est notoire que les stoppeurs et les stoppeuses de Verviers excellèrent de tous temps dans l'art difficile de refaire du neuf avec du vieux. Et les tisserands de Wallonie n'ont jamais rien eu à envier sous ce rapport à ceux de Flandre.

Tatène elle-même, pour ravauder les bas et rentrayer les fonds de culottes, ne craint, en vraie Liégeoise, aucune concurrence.

Li neûre Poye

Le doux hiver

En quel temps vivons nous !
Il n'y a plus de neige,
Et nous verrons le bout
De l'hiver sans cortège
D'habituels frimas :
Pluie et vent, gel, froidure.
Pas même de verglas,
Que te prend-t-il, Nature ?

Pour moi ce m'est égal,
Mai il y en a d'autres
Qui patissent pas mal
D'un hiver qui se vautre,
Comme le beau Printemps,
Dans le chaud, sans pelisse !
Et je dis qu'il est temps
Que tout cela finisse.

C'est que les Bienfaiteurs,
D'abord ceux de carrière,
Puis tous les amateurs,
Ont la bourse légère.
S'ils n'ont le nez rougi
Aux pieds des engelures,
Froid dans le dos, et pis,
Bref si l'hiver ne dure.

A moins de vingt degrés
Sous zéro, la misère
Ne peut être à leur gré ;
Et que voulez vous faire
Pour l'Oeuvre des Chauffoirs
Si toute une famille
Ne fut gelée un soir,
Dans un coin de la ville ?

Or donc, Dieu de bonté,
Plonge nous dans la boue
Pour que la Charité
Revienne de Capoue.
Rends à l'Hiver sa part
De neige et de gelées,
Ou, tout au moins, de Mars
Triple les giboulées !

Villon.

Le Coin du Wallon

Li Mônne

On èsteût å bê mitan d'l'iviér. I n'aveût dèl nîvaye on pîd haut et djaléve-t-i à pîre finde On djoû, après qwatre eûres, come lès èfants sôrtît d'li s'cole, ine trûlêye di gamins corît d'ine pleinte bale sol grande plèce åd'divant d'l'èglise èt k'mincit à fé dès ridåde.

Li nîvaye fourit bin vite évôy' wice qu'is volit fé leûs djeûs.

Adon, c'èsteût dès cowêyes à n'nin nn'è fini et çou qui n'aveût d'pus comique, c'èsteût dè vèyî nos cârpés toumer onk so l'aute qwand i l'arivév' qu'onk dès prumîs dèl cowêye toumév' so s'cou. On r.évi on brèyév', djan c'èsteût dès hahlâdes à n'nin n'è fini. Is n'tûsît sûr wère à nn'èraler.

Dèpôy dèdja on p'tit timps, on bon vîs mônne à pîds d'hâs glètév' d'avu bon dè vèyî cisse bande di gamins rîre èt s'amûser. Qwand tot d'on côp, onk dè hopê aporçuva nost'ome.

« Louk on pô, dèrit Piére, ci capucin-là qui rote à pîds d'hâs èl nîvaye qui fait si freûd ! i fât creûre qu'âye bin dèl misére po n'nin tant seûl'mint avu n' paire di sabôts ! » Çou qu'is riyît c'est à n' nin creûre — « I fât portant, dèrit-ti, qui dji sèpe popwè nost home ènnè-va sins tchâsson, là qui djale å pont qu'on èst reûd come on soûmî, qu'on n'sint pus les bètchètes di ses deûgts ni l'cisse di s'narène » — I s'aprépêye èt tot bonass'mint lî d'manda poqwè qui l'èst ainsi à pîds d'hâs.

So çoulà, l'mônne rèspond qu'c'est pasqui fait pénitince... « Pénitince, dèrit Piére, tot fant n'mowe èt qui n'aveût nin compris, qui c'èsteût pol vîs... Hinri. Et poqwè don, Moncheû, qui vos fez pénitince ?

C'est pol bon Diu, rèsponda l'mônne, lu qu'a tant sofrou po nos autes !

Oho ! responda Piére, c'est pol bon Diu... èt après avu d'manou on p'tit moumint sins moti, dèrit co : — « Mins, Moncheû, vos d'hez qu'c'est pol bon Diu. C'est bèl-èt-bon tot çoula, mins portant... s'i n'aveût nouk, vos sèrîz tot l'minme bin couyoné ! ! »

Rôy'tê.

Les Aventures de Nicolas Gaïoûle

Nicolas Gaïoûle mathématicien

Notre ami Nicolas allant chercher une douzaine de cigares en Hollande pour les payer moins cher, avait pris place dans le train de Maestricht.

A côté de lui dans le compartiment avaient pris place un des professeurs les plus extraordinaires de l'Université, M. Meurice, dit Barnum, maïeur de la ville de Visé, dont il est le plus bel homme, un autre professeur beaucoup plus ordinaire, moins connu mais tout de même ayant certaines capacités, M. Césaro, châtelain de Cheratte, et de nombreuses personnalités peu marquantes.

Comme on traversait les vastes prairies de Wandre, un innombrable troupeau de vaches y paissait et quelqu'un demanda :

— « Combien y a-t-il là de bêtes à cornes ?

— « Sans compter les vachers mariés ?

— Evidemment.

Tout naturellement on s'adressa aux deux professeurs pour obtenir la réponse.

— Eh bien, comment vous y prendriez-vous? fit-on d'abord au célèbre Barnum visétois.

— Moi, dit-il, étant donné mes connaissances spéciales en aéronautique, je commencerais par m'élever en biplan, au-dessus de la prairie...

— Halte là, fit-on, vous êtes en chemin de fer, c'est d'ici qu'il faut compter...

Comme au Conseil communal de Visé quand il y avait une opposition, Barnum eut le bec cloué.

Alors, M. Césaro dit : « Moi j'établirais une » formule, j'extrairais de la prairie la racine » carrée de la première chicorée sauvage et je » la multiplie par la racine cubique de ma pipe » de bruyère ; j'obtiens ainsi un polyèdre » asthénique et poudreux. »

— N'a nin mèsâhe di tot çoula monsieu, interrompit notre ami Nicolas Gaïoûle.

Po saveur kibin qui gn'a d'vatches ès pré, vo n'avez qu'à compter les pattes et diviser par qwatte.

Chronique Vicinale

Chaudfontaine

L'ECHEVIN CRAMPON

On a jadis prétendu que l'honorable Monsieur Goblet, aujourd'hui député, était resté vissé sur son siége de conseiller communal, à Liége, jusqu'à bout de courage. Mais au moins occupa-t-il cette situation avec dignité.

A Chaudfontaine, on n'y regarde pas de si près. En effet, l'un des administrateurs du village, l'échevin Stévart vient de nouveau de se distinguer. C'est lui déjà qui marqua son passage aux affaires par la création d'une «trèye», autrement dit un kiosque, si grotesque que le bedeau de la localité l'a appelé un «pied à terre». Donc M. Stévart avait, lors d'une des dernières séances du Conseil, pris à partie son collègue de la section de Ninane et l'avait froissé en prétendant que s'il occupait une place à l'Hôtel de Ville, c'est parce qu'il l'y avait fait entrer « en l'y tirant par les deux oreilles » (sic).

Le représentant de Ninane proposa d'en appeler à la population et M. Stévart consentit à ce qu'ils donnassent tous deux leur démission. Seulement, il réfléchit ensuite et voulut revenir sur cette décision qui le pouvait priver peut être d'une écharpe à laquelle il tenait tant. Il se confia au Bourgmestre qui, malicieusement, refusa de lui remettre sa démission.

Le pauvre homme choisit alors un moyen héroïque, le seul qui restât.

Samedi dernier, il arrivait au Conseil avec un long discours dans lequel il disait que, cédant aux supplications de tous les habitants

du village qui étaient venus le trouver, il consentait à se consacrer encore pendant de longues années à la prospérité de Chaudfontaine.

Cette déclaration fut accueillie par un charivari auquel prirent part indistinctement les conseillers et le public. Les premiers, en manière de protestation, se retirèrent du reste, et l'échevin Crampon resta seul sur son siége.

Si les auteurs de la revue du Pavillon de Flore avaient connu ce cas typique, gageons qu'ils auraient dédié à M. Stévart l'un de leur refrain :

Dji plaque, dji plaque,
Dji plaque so les meûrs, so les plaques.
Dji plaque, dji plaque.
Tofér mi pârt
Qwand c'est qu'dji sos quéque pârt.

Hihan.

LA CORRIDA A ROULETTES.

Le Cercle des Patineurs qui organise samedi à la Renommée une fête travestie au profit de l'œuvre des Chauffoirs publics, a eu une idée originale. Elle a imaginé une course de taureaux à roulettes. Cette corrida ne peut manquer de marcher, de rouler serait plus juste, parfaiment.

Ce sont de dévoués jeunes gens du Cercle même qui ont accepté la mission délicate de faire le taureau. Ils étaient dix qui, avant même d'avoir leur majorité, briguaient ce poste d'honneur.

Cela est réconfortant à une époque où se fait de plus en plus rare la mâle énergie. Aussi, c'est avec regret qu'on apprendra que les meilleurs amis du Cercle des volontaires-taureaux veulent les estoquer puisque, eux, ils ont accepté le rôle de matador.

Rassurons-nous, le combat sera de fantaisie et les taureaux d'un soir resteront dans la circulation.

Auront-ils à cœur, plus tard, de ne pas être au dessous de la tâche qu'ils acceptèrent jadis ? En tous cas, ils auront appris comment se portent les cornes.

CHARABIA FRATERNEL.

Les Anciens Elèves des Frères ont un journal qui se dénomme *L'Union Liégeoise*. On y écrit dans une langue qui ne fait pas toujours honneur à l'enseignement des bons professeurs qui formèrent les rédacteurs de ce papier. On y radote même volontiers. Au surplus, voici un spécimen que nous livrons à la méditation des foules.

C'est intitulé *La Révision* :

« Il y a de la poudre dans l'air, l'éloquence coule partout à pleins bords, et le monde attend sans trop d'inquiétude le résultat des palabres de Londres... et du débat engagé à la Chambre Belge.

« D'une part les peuples ont mis leur confiance en l'habileté des diplomates qui tiennent en leurs mains la paix de l'Europe.

« D'autre part les Belges savent que leur vaillant *Premier*, M. le Baron de Broqueville, est de force à tenir tête à la coalition des gauches, qu'il est d'ailleurs certain de l'appui de la grande majorité des hommes sensés, choisis par le peuple pour veiller aux intérêts de la Patrie.

« Et puis nul n'ignore que, de cette coalition des adversaires du gouvernement à une conjuration contre un régime, il n'y a qu'un pas. Et, la hideuse Veuve Hiram tenant en mains les ficelles qui agitent tous les pantins des Loges, ce pas serait vite fait.

« L'opinion publique se révolte à cette idée de bouleversement social : *Périssent plutôt tous les jeunes et les vieux turcs de l'antre maçonnique et avec eux leur projet de révision constitutionnelle !*

Et que faites-vous donc du principe d'égalité apporté sur terre par le Christ lui-même, me direz-vous avec les promoteurs de la cause ? Ce que j'en fais ?... ce que je voudrais en faire ?... la belle question !

« Mais je voudrais que son règne fût établi dans la liberté et la fraternité !

« Oui, oui ! partageons, acclamons le principe d'une révision. Et commençons par nous-mêmes. Avant de réclamer l'égalité, voyons si notre façon de comprendre la fraternité est bien orthodoxe !...

« Vous voulez quand même la révision ? D'accord ! Je dépose un amendement dont vous ferez l'article 1 de la formule nouvelle :

« Tous les Anciens Elèves seront fidèles au devoir de l'Aide Mutuelle !... »

Un louis pris dans le trésor inépuisable de l'Eglise à qui pourra expliquer ce que veut dire ce charabia. Ils se sont cependant mis à 19 pour écrire cette page lapidaire et on donne leur nom avec leur adresse et leur profession. Il y a un marchand de parapluies, cinq imprimeurs, un pharmacien, un architecte, un marchand de légumes et... un fabricant de monuments funéraires.

Alors !

L'ALLER ET RETOUR.

Notre excellent architecte provincial, de par ses fonctions, va parfois à Lierneux qui est une institution de la Province. Si on veut rentrer le jour même à Liége, il est nécesaire de partir dès 5 heures du matin, à la gare des Guillemins. Le train ne va, comme on sait, que jusqu'à Vielsalm, puis il faut prendre le vicinal pour Lierneux.

L'autre jour donc, notre architecte arrive au dernier moment, point encore complètement éveillé et machinalement au lieu de demander un billet pour Vieilsalm, sans réfléchir il réclame un « aller et retour » pour Lierueux.

L'employé alors de lui répondre imperturbablement : « Monsieur, pour cette destination nous ne donnons pas de retour... »

LE DERNIER CENTENAIRE.

Auriez-vous cru qu'on pouvait être en même temps flamand, centenaire, tailleur d'habits, sacristain, fossoyeur et affamé ? C'est ce que nous affirme cependant la *Meuse* rose dans les termes que voici :

« Bientôt nous pourrons ajouter à la liste de nos centenaires flamands celui de Charles Claus, de Pitthem, ancien tailleur, né le 20 juillet 1813.

Il a été très longtemps préposé à l'église et fossoyeur, notamment lors de la famine de 1845, à la suite de l'épidémie des pommes de terre.

Le vénérable vieillard est encore en très bonne santé et se rend seul à l'église ou en visite chez de vieux amis. »

Gageons que *La Meuse* n'arrivera jamais à trouver un centenaire wallon aussi intéressant même dans nos « patates ».

LA BONNE RÉCLAME.

On nous demande de divers côtés si réellement, M. l'échevin Henault qui était une des gloires du *Célibat* à Liége, a vraiement renoncé à cet état neutre ?

Parfaitement, M. Hénault (Valère) n'a point été retenu par l'exemple de ses deux collègues MM. Kleyer et Seeliger, et il est entré dans la « grande confrérie ».

Pourquoi vous en étonner : Echevin de l'Etat-civil, il a succombé à la tentation quasi quotidienne. Et ceci vous montre que la réclame sans cesse répétée finit par triompher.

La Publicité de Tatène est féconde

Il y avait déja pas mal de Liégeois qui savaient la succulente cuisine et la bonne cave du *Restaurant de l'Europe*. Les dîners et les soupers qui y furent servis les soirs du Carnaval ont fait de nouveaux adeptes à l'excellent restaurant.

RÉCLAMES ET ENSEIGNES.

On peut lire sur une maison du quartier du Nord : « A la confiance » ; mais à l'intérieur, l'inscription suivante avertit l'acheteur : «Vente strictement au comptant ».

Le client doit avoir confiance, mais le marchand, lui s'en garde bien !

Feu Tchantchet.

Les Grandes Marionnettes.

AU ROYAL

Les Candidats Directeurs

Ils sont une dizaine les courageux chevaliers qui demandent à entrer dans cet antre redoutable qu'est le Théâtre Royal de Liége. Ils viennent d'un peu partout, ces malheureux, qui croient mieux faire que leurs devanciers. Il en est même un qui a inondé de sa prose les gazettes et ne craint point d'affirmer que notre scène lyrique «a tous les éléments de succès». Inutile de dire, n'est ce pas, que ce malin n'a jamais mis les pieds à Liége.

Que va faire le Conseil Communal ? On l'a vu jusqu'à présent confier à l'aveuglette la direction du théâtre à l'un ou à l'autre, souvent au plus bluffeur ou encore à celui qui, le plus inconnu, avait eu la chance de ne pas déplaire à l'un ou l'autre conseiller.

Il y aurait peut-être, tout de même, quelque chose à tenter avec quelqu'un. En effet, dans la liste des candidats nous trouvons le nom de M. Paul Kochs. Ce ne peut être évidemment que cet excellent garçon qui, avec autant de désintéressement que de zèle, a repris la lourde succession de M. Delière afin de ne pas mettre les artistes sur le pavé. Il a continué et poursuit encore la saison malgré une troupe manquant d'homogénéité et d'expérience. Mais c'est quelque chose que cela. Et puis, M. Kochs est un liégeois qui semble connaître ce que ceux-ci désirent au Théâtre. Il n'écrit point de lettre il est vrai, mais il travaille dur chaque jour avant de reprendre le soir la baguette du chef d'orchestre.

Et il veut bien d'une direction ? Notre avis est qu'il n'a plus toute sa raison ou.. qu'il est très sûr de lui même.

AU GYMNASE

Pour les militaires et les anciens du 14me

Nous recommandons à nos lecteurs la représentation du 15 février au Théâtre du Gymnase. Elle a lieu pour la caisse de prévoyance des militaires et anciens militaires du 14e de ligne. On jouera l'*Etrangère* de Dumas fils et la musique du régiment se fera entendre sous la direction de M. Léonard. La représentation a lieu en grand gala. Les autorités militaires y assisteront. Les dames seront fleuries.

Mareie âx oûs.

Cinéma Royal (Régina)
Coin de rue et boulevard d'Avroy

Mlle DAVREL, diseuse à voix.
THE ABRADY'S virtuose au xylophone

SUR LES MARCHES DU TRONE
Grand drame moderne en
1 prologue et 2 actes (4 parties).

LE MEURTRE LÉGAL
Drame passionnant en 2 parties

Polydore au Club de la mort	Comique
Excursion à Claris	Voyage
Arthème visite Marseille	Comique
Journal Gaumont	Actualités

La projection du film « *Sur les Marches du Trône* » durera 1 1/2 h. Il passera :
En matinée à 5 heures.
En soirée à 10 heures.

Demandez partout un
HERCULE
Fortifiant
au Quinquina

Maison G. CHÉVAU

36-38, Coronmeuse, HERSTAL – Télé. 3766

SPÉCALITÈ : SIPHONS, SODAS, CITRONS BLANCS
Fabriqués au bicarbonate de soude
FABRICATION HYGIÉNIQUE
SERVICE RÉGULIER

FEUILLETON DE *Tatène* N° 16

LE MARCHAND DE DJÈLE

Histoire authentique d'une Charrette en glaise

PAR TRONÇON DU FERAIL

Résumé du chapitre antérieur :

Le vicomte a rencontré dans une cellule de la Permanence, le père Nokale, le propriétaire du chien qui, au dire de la pythonisse de la rue Basse-Sauvenière, connaît le secret de la mine fabuleuse. Il a réussi à lier connaissance avec lui et Nokale l'avait invité à aller prendre le café à son domicile, rue Roture.

CHAPITRE XI.

Le vicomte n'avait garde de manquer au rendez-vous.

Grâce aux bons rapports qu'il entretenait avec son camarade de chasse M. l'adjoint Schmits, il fut mis en liberté longtemps avant Nokale à qui la police, en bonne mère municipale qu'elle est, ne voulut accorder la liberté que lorsqu'elle eut acquis la pleine conviction que le fameux négociant avait totalement digéré les nombreuses petites gouttes qui lui avaient valu son incarcération.

Sorti le premier, Gaëtan s'en fut promptement se débarrasser, dans le somptueux garni qu'il occupait rue Potiérue, de l'abominable déguisement qui lui avait causé tant de déboires.

Il se vêtit d'une façon aussi élégante que discrète afin de ne pas trop effaroucher les Nokale par un luxe déplacé.

A l'heure convenue, le vicomte Gaëtan de Vyel Gheuye di Souk faisait son apparition rue Roture et tombait comme un bolide, mais un bolide attendu chez les Nokale lesquels demeuraient au troisième « sur le derrière » dans une cour dont ils avaient la jouissance pour remiser leurs charrettes et caser Moustache, qu'il salua sympathiquement au passage. Mais le bon Toutou trop occupé par l'expulsion d'un paquet d'ascarides qui le gênait depuis longtemps déjà ne prit point garde à cette politesse.

Posément, il escalada les soixante marches, étroites, mal équilibrées et crottées qui donnaient accès au logis de son nouvel ami.

Il frappa discrètement à la porte.

« Entèrez, si ce n'est pas le diape ! » fit à l'intérieur une voix qu'il reconnut comme étant celle de la charmante Appollonie Nokale à qui il devait une si fière chandelle.

Gaëtan poussa le huis ; une bonne odeur de chicorée et de vieux marc recuit lui chatouilla agréablement les narines ; décidément, on l'attendait.

Il n'y avait là que le père Nokale et sa fille, la mère était allée vider les bacs aux cindrisses à Bressoux et on avait mis les enfants à la porte pour être plus tranquille.

« Pollonie, dit sentencieusement le pochard » à sa fille, tu peux regarder Monsieur comme » un frère ; à partir d'au jour d'aujourd'hui » il-z-est de la maison. »

En apercevant le vicomte, la jeune fille avait été enchantée car, d'habitude, les camarades de son père marquaient moins bien.

« Assoillez-vous donc, Monsieur, fit-elle. »

Le père Nokale était assis sur une vieille caisse. Il ne restait dans la pièce d'autre siège que le lit, Nokale le lui indiqua d'un geste. Gaëtan releva les pans de sa jaquette, et s'assit ainsi qu'on l'y invitait. Il dérangea une famille de punaises qui prenaient le frais sur un coin de la couverture.

Ce fourmillement carminé inquiéta bien un peu Gaëtan mais ce légume ne lui était pas inconnu rue Potiérue et le vicomte s'accoutuma assez aisément à ce voisinage inquiétant.

« Monsieur, dit le marchand de djèle, vous » ettes-t-un des trois quelqu'un que je verrais » le plusse voltiers au monde et qui sont ma » fille Pollonie, Moustache et vous. »

« Ma fille Pollonie, mossieu, je vous l'ai dèri » n'a rien de plusse parfait.

Ce compliment fit rougir Pollonie et son sourire la montra brèche-dent comme il n'est pas permis de l'être, mais ce qui eut été défaut chez une autre, ajoutait encore chez elle une originalité profonde à ses autres qualités.

« Maintenant que je vous ai montré mon » premier trésor, dit Nokale, je vais vous faire » faire connaissance du second. Nous irons dire » bonjour, à Moustache dismettant que le caffet » i refroidira.

Nokale et son hôte redescendirent donc dans la cour. Moustache n'eut pas plutôt aperçu son maître qu'il accourut en gambadant ainsi que lui permettait de le faire la chaîne à laquelle il était attaché.

Gaëtan jeta un coup d'œil distrait vers la niche, mais ce qu'il vit retint son regard.

(à suivre).

TATENE

FUMEZ LA KHALIFAS

Grande Fête Travestie

A la Renommée

Le samedi 15 février, à 8 h. du soir

par le Cercle des Patineurs

Au Profit de l'Oeuvre des Chauffoirs publics et de la Bouchée de Pain

PROGRAMME

1. — Patinage général
2. — Course de taureaux à patins
3. — Concours de costumes travestis 3 Catégories
4. — Illumination et projections lumineuses.

PRIX DES PLACES : Réservées, **2** fr. ; Prenières, **1** fr. donnant droit toutes deux au patinage général.

LE PAIN DE SANTÉ

MARQUE DÉPOSÉE

La Santé par le Pain reconnu par MM. les Médecins

BOULANGERIE MÉGANIQUE

LE BON PAIN

Rue Defrance, 45, Bressoux. — Téléphone 1685

Imp. Aug. DUBUISSON, rue Ste-Marguerite, 182. — Tél. 3036.

P 270 E

3e Année. N° 2 — Le N° 10 centimes — Du 21 au 27 Février 1913.

TATÈNE

Veuve TCHANCHET

Journal Satirique Illustré

PARAISSANT LE SAMEDI

ABONNEMENT
Un an . . . fr. 5,00
Six mois . . . fr. 2,50

Pour tout ce qui concerne la Redaction et l'Administration
S'ADRESSER
182, Rue Ste-Marguerite, - Tél. 3635
LIÈGE

ANNONCES
4e page, la ligne . 0,30
3e — réclame . . 0,50
2e et 3e dans le texte 2,00

LE SECRET DE POLICHINELLE

POLICHINELLE. — Chute ! Jurez-moi que cela ne sortira pas de la Belgique : M. de Broqueville leur a dit que nous n'étions pas près... et qu'on le savait...

Cinéma-Canevas

(Société d'agrément) (1)

La vogue croissante du cinématographe nous a persuadé de mettre à la disposition des entreprenenrs de ce genre de spectacle des «canevas» d'actualité à traduire par le cinéma.

On peut s'adresser aux bureaux de Tatène *pour les conditions. On traite sans forfait ou par abonnement. Avoir soin de rappeler dans la demande le numéro d'ordre.*

N° 1.

Le Secret du Baron

DRAME DIPLOMATIQUE ET MILITAIRE

Personnages : Le Baron, chef du Cabinet et ministre de la guerre ; Députés divers ; ouvriers de plusieurs genres ; soldats ; sourds-muets et aveugles ; huissiers ; policiers.

SCÈNE PREMIÈRE

Elle sa passe dans un vaste hémicycle.

Des huissiers se précipitent vers les portes et les fenêtres dont ils se mettent à boucher minitieusement les moindres fentes. On bouche également les cheminées et les bouches d'aérage, on bouche enfin les becs de gaz pour empêcher la moindre fuite.

SCÈNE SECONDE

C'est au dehors du dit hémicycle.

Des ouvriers matelassiers tapissent avec soins les murs de matières isolantes.

Des terrassiers creusent autour du bâtiment un fossé profond que l'on garnit de piège à loups.

Tous les sourds-muets et aveugles du royaume sont postés un peu plus loin armés de pied en cap.

SCÈNE TROISIÈME

Nous sommes de nouveau à l'intérieur de l'hémicycle.

Des hommes arrivent les uns après les autres. Ils signent un papier sur lequel on peut lire « Moi X. Y. Z. député de.. m'engage à céder, frais compris, mon traitement jusqu'à la fin de mon mandat, si je révèle la moindre parcelle de ce qui me sera communiqué en cette séance. »

Puis on cachète à la cire les oreilles de toutes les personnes présentes, en y appliquant le grand sceau de l'Etat.

SCÈNE AVANT DERNIÈRE

Le Président monte à son siège et fait un signe au Baron, chef du Cabinet, qui escalade la tribune. Avant de lire un long factum, il s'est bourré consciencieusement les oreilles d'ouate.

Les trois quarts des assistants se sont endormis, lorsque le baron se précipite sur un instrument bizarre, dissimulé sous un banc de gauche : un phonographe enregistreur.

Tumulte, échange de coups de pied et de coups de révolver, les députés tombent les uns après les autres.

SCÈNE FINALE.

Huit jours après. Comme aucun bruit n'est parvenu de la séance, au dehors, le Commissaire de police pénètre à la Chambre.

Ce n'est plus qu'un champ de carnage. Tous les députés sont morts! Non, quelqu'un se soulève, c'est le baron. Il avale courageusement le dernier feuillet du discours confidentiel, puis expirant : « Je meurs moi-même d'indigestion, mais le secret sera bien gardé... »

Trémolo à l'orchestre.

Betroule.

(1) *Reproduction interdite dans tous les pays de l'Union postale, y compris les Flandres, la forêt de Bondy et le bois de Kinkempois.*

UNIVERSITÉ DE LIÈGE BIBLIOTHÈQUE

Au Guignol Communal

SEANCE DU 17 FEVRIER

Quand nos conseillers entrent en séance ils constatent qu'un banc est déjà occupé. C'est celui de M. Ghinijonet, qui semble très absorbé par la contemplation de la toile allégorique du plafond qui représente, comme on sait, une glorification de l'Eucharistie.

Chacun gagne sa place.

M. J. Delaite (à son voisin Ghinijonet). — A quoi penses-tu, mon vieux Ghini ?

M. Ghinijonet (d'une voix étrange). — Bin, vola ine drole d'idèye dè v'ni mète chal des bons diu !

M. Kleyer. — Chut! on ne parle pas wallon ici.

M. Digneffe. — Ce n'est pas chic.

M. *Ghinijonet.* — Vos, on v's'enm... Djè n'è pous rin si vos n'savez nin l'wallon. Vos n'estez nin d'Djus d'la comme mi, parèt.

M. Kleyer. — Mais, soyez poli au moins, mon cher collègue.

M. Ghinijonet. — Poli ti minme ! Et si ti m'dis co « collègue », t'àrès mes cinq cliquotes so t'gueüie.

M. Falloise (à M. Seeliger). — Ghini m'inquiète. Je ne sais pas ce qu'il a.

M. Seeliger. — Mais oui, en effet. Il est étrange. Il me fait de l'œil depuis cinq minutes.

M. Falloise (abasourdi). — De l'œil ! (Il parle bas au bourgmestre).

M. Kleyer. — Collin, mon ami, priez gentiment M. Ghinijonet de sortir un instant.

(Collin, le bon huissier du Conseil, s'approche de l'explosif conseiller. Il lui met doucement la main sur l'épaule).

M. Ghinijonet. — Volév' mi lèyi tranquille. Ni m' touchez pus. Dji sos catcheuse.

M. Seeliger. — Je crois qu'il a parlé au féminin.

Cependant, Collin a pris M. Ghinijonet par dessous les aisselles et veut l'emmener. Le pauvre Ghini pousse des petits cris effarouchés et dit : «Je vous défends de venir sentir mes estomaques».

Sensation !

M. Delaite (qui s'est penché amoureusement vers son chatouilleux collègue). — Messieurs, je tiens la clef du mystère. M. Ghini est une femme et même une jolie femme. Il a une cuisse superbe.

M. Seeliger. — C'est donc ça qu'il me faisait tantôt de l'œil !

M. Fraigneux. — Mais oui, je la reconnais maintenant ! C'est Joséphine Vidal échappée de la Revue du Pavillon de Floré où elle imite à ravir notre ami Ghini !

Mlle Joséphine Vidal. — Et bin awè, c'est mi qu'est chal. Minme qui Delaite a sintou torate mi djambe !

Dj'a volou veyi ine vrèye sèance d'à Conseye.

Et vos èstez turtos des panaicous. I n'a, qu'Seeliger avou s'belle bâbe qui m'plait bin è vosse baraque. Min, dji m'ennè va, dji n'vous nin vèyi l'laide gueüie da Leblanc.

Les huissiers emmènent la charmante artiste wallonne qu'ils confient, non sans crainte pour sa vertu, à M. le commissaire en chef Mignon.

M. Kleyer. — Messieurs, cet incident pénible nous montre bien le danger du féminisme.

M. Delaite. — Je proteste au nom de l'art wallon.

M. Falloise. — Messieurs, nous avons à discuter une affaire sans aucune importance. Laissez-moi vous dire qu'il faut aller vite. Mon opinion est faite. Vous devez l'adopter, il s'agit de la maison Grétry.

M. Digneffe. — Mais c'est une excellente initiative de l'Œuvre des Artistes !

M. Falloise. — Laissez-moi tranquille avec vos artistes. Il n'y a que moi d'artiste ici puisque je suis échevin des Beaux-Arts.

En voilà une idée de vouloir restaurer rue des Récollets la maison Grétry.

M. X. Neujean. — Mais puisqu'il y est né !

M. Falloise. — Ça n'y fait rien. Et puis c'est trop cher. Si encore on réduisait le subside demandé de frs. 2,95.

M. Troclet. — Grétry était un enfant du peuple.

M. Falloise. — C'est pas vrai. *Le Peuple* n'était pas encore fondé du temps de Grétry, il n'y avait que *Le Journal de Liége.*

D'ailleurs la musique de Grétry n'est pas wallonne. (Stupéfaction générale). Elle a été écrite à Paris.

M. Troclet. — Mais tous les journaux ont loué le projei de l'Œuvre des Artistes.

M. Falloise. — Les journaux ! si vous saviez comment on les fait, les journaux.

M. Magnette. — Expliquez-vous.

M. Falloise. — Mais on m'a dit que ça, que donc, que la... que quand.

M. J. Noirfalise. — Laissez-moi vous dire que vous n'y connaissez rien.

M. Delaite. — D'abord nous ne sommes pas plus bêtes à la Ville qu'à la Province. Et la Province a voté à l'unanimité de ses conseillers le subside à la Maison Grétry.

M. J. Noirfalise. — Oui, mais voilà, il n'y a pas d'Echevin des Beaux-Arts à la Province.

M. Falloise (se rengorgeant) C' t'évident. S'ils m'avaient eu, les Conseillers provinciaux ne se fussent pas avisés d'encourager l'art.

M. Kleyer. — Je mets donc le subside aux voix.

Le Conseil vote unanimement pour, sauf M. Falloise qui s'écrie :

— Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

M. Kleyer. — Nous reprenons la discussion du budget.

M. Seeliger. — Le gaz, messieurs, est une matière gazeuse. (Bruit de conversations particulières).

M. Hénault (à M. Tombeur). — C'est égal. Elle est rudement bien, la grosse Vidal en Ghinijonet. J'ai envie de lâcher le gaz pour aller voir ce qu'en a fait Mignon.

M. Tombeur. — Fi, toi, Hénault, un homme marié, te compromettre avec une artiste !

M. Hénault. — Ah, c'est vrai, j'avais déjà oublié que j'étais marié (il soupire).

M. Borny. — J'y vais moi, une belle femme ne m'a jamais fait peur.

M. *Digneffe.* — Le gaz est gazeux. Le coke ça fait du gaz : l'huile aussi. Ça fait la fortune des capitalistes mais ça ruine les grandes villes.

M. *Chauvin.* — Sont-ils assommants avec leur question du gaz !

M. *Lambrichts.* — Le gaz, c'est la vie. Quand un homme n'en fait plus, ni par en haut ni par en bas, c'est qu'il est mort. Le gaz est vieux comme le monde.

M. *Habets.* — Ça, par exemple, c'est fort.

M. *Lambrichts.* — Mais parfaitement. Au paradis terrestre le coke était déjà connu.

M. *Ch. Noirfalise.* — Pas possible!

M. *Lambrichts.* — Mais oui puisque c'est à cause de sa coque...tterie que notre mère Eve a perdu le genre humain.

M. *le Bourgmestre.* — Messieurs, nous continuerons cette spirituelle discussion lundi prochain.

Nous nous constituons à huis clos.

LE HUIS CLOS

M. *Kleyer.* — Messieurs, nous avons à choisir le Directeur du Théâtre Royal pour 1913-1914-1915.

M. *Falloise.* — Voici la liste des candidats. M. Chabance...

M. *Troclet.* — Il ne peut être question de lui. Ce n'est pas le candidat du groupe socialiste.

M. *Delaite.* — Mais c'est un artiste...

M. *Leblanc.* — Ça n'a pas d'importance puisqu'il n'est pas le candidat du groupe.

M. *X. Neujean.* — Très bien.

M. *Digneffe.* — Mais enfin, ne devons-nous pas avant tout choisir le meilleur candidat ?

M. *Seeliger.* — C'est une erreur. Tous ceux qui ne sont pas le candidat de notre groupe ne peuvent aspirer au titre de « meilleur »

M. *Magnette.* — Mais c'est de la tyrannie.

M *J. Noirfalise.* — C'est l'infaillibilité socialiste.

M. *Leblanc.* — Mais oui. Le parti ouvrier ne se trompe jamais.

M. *Ghinijonet.* — (le vrai) Nom d'une pipe ! il s'est rudement trompé en vous envoyant siéger ici !

M. *Leblanc.* — Vous insultez un honnête ouvrier.

M. *Troclet.* — (à M. Crahay) Décidément, il a juré de nous rendre ridicules, ce sacré Leblanc.

M. *Falloise.* — Nous allons donc voter, Messieurs.

Les urnes circulent. MM. Massin et Duchatel sont élus directeurs du « Royal » par 19 voix contre 12 à M. Chabance.

La séance est levée.

M. *Tombeur.* — (à M. Fraigneux) Pour qui donc as-tu voté, Louis ?

M. *Fraigneux.* — Mon vieux, quand j'ai vu que les choses tournaient mal pour Chabance. J'ai voté pour Massin.

Tu comprends, un ancien échevin des Beaux-Arts, ne peut pas se mettre à dos le directeur du théâtre.

Que deviendraient les coulisses, mon cher!

Pour copie à peu près conforme.

Le Sténographe,

Houbert.

EQUIVALENCES

Les armé's de France, dit-on,
Sont moins fortes que cell's d'Al'magne.
Faudrait voir peut-être en campagne
Si le Franc ne vaut deux Teutons.

Ils prétendent toujours en Prusse,
Qu'avec leur « Made in Germany »,
Le commerce ailleurs est fini.
Faudrait qu'ça s'rait pour qu'on les crusse.

Il est vrai que leur emp'reur blond,
Trouvant du Cercl' la quadrature,
A bien su mettre sur sa hure
Carrée un casque pourtant rond.

Mais depuis hier voilà qu'en France
Tous les journaux ont célébré
En leur « manchette » un « Poincaré ».
C'est au moins une équivalence.

Villon.

M. l'Echevin des Beaux-Arts

Notre éminent échevin des Beaux-Arts, M. Maurice Falloise, s'est illustré, lundi, par l'originalité de son attitude dans l'affaire de la maison Grétry. Il a bien failli compromettre l'hommage au grand homme : il l'aurait eu moins compromis si on l'avait suivi, mais quel que soit le prestige de son autorité, son opposition est heureusement restée isolée. Isolement qui aurait impressionné tout autre que notre intrépide échevin.

M. Falloise ne voulait pas de maison Grétry parce que la future maison Grétry ne sera qu'une restauration de l'ancienne, avec une façade en partie renouvelée. Ces retouches blessent sa piété artistique bien connue. Intransigeant, il eût préféré que les souvenirs de Grétry fussent relégués dans quelque mansarde du musée Curtius. Il méconnaissait évidemment l'opportunité qu'il y a à multiplier les musées, qui sont des lieux d'exaltation favorables à l'éveil salutaire de la conscience locale.

Mais ce sont là contingences qui ne touchent guère cet esprit si brillamment positif. Aussi bien, on ne le fait pas changer d'avis comme on veut, notre échevin. Les journaux en savent quelque chose. Qu'est-ce, en effet, qu'ils ont pris pour leur rhume, en cette homérique séance !

Jugez-en : pourbien prouver qu'il tenait à ce qui lui paraissait être son opinion, notre grand homme, un peu énervé, s'est écrié :

Et les journaux peuvent dire ce qu'ils veulent ! On sait comment sont faits leurs articles!

Ça, Monsieur l'Echevin, ce n'est pas gentil. Evidemment, il y a dans les gazettes beaucoup d'articles médiocres, si l'on en trouve quelques bons, parfois. Mais fallait-il attirer l'attention là-dessus ?

Les journalistes, croyez-le, ne se montent pas le cou. Ce sont pour la plupart de pauvres bougres assez laborieux qui font ce qu'ils peuvent avec une humilité qui rappelle celle de certain fonctionnaire, représentant élu de la Ville, lequel, bien souvent, trop souvent, lorsqu'il visite une exposition d'école, s'exclame dès l'entrée, avec une modestie bonhomme et désinvolte : Oh ! vous savez, moi, je n'y connais rien !..

Laissez nous croire, par grâce, qu'il exagère..

Quant aux articles des journaux, pourquoi faire croire qu'ils seraient confectionnés beaucoup plus légèrement que certains discours officiels dont les journalistes, bons garçons, ne retiennent généralement que ce qui peut faire le moins de tort à la réputation oratoire de leurs auteurs ?

C'est ainsi, par exemple, qu'on n'a guère parlé d'une trouvaille pourtant bien savoureuse qui émailla la tant éloquente improvisation prononcée par notre échevin lors de la manifestation Remouchamps, dans la cour du Palais.

Parlant au nom de la Ville — hélas ! — il voulut rendre un hommage de lettré à la mémoire de l'auteur de *Tâti*, et le glorifia avec raison d'avoir créé un type. Et il entreprit de citer d'autres types célèbres. De cela, les gazettes n'ont pas dit grand chose. Vous allez savoir pourquoi. Il cita donc le Homais de Flaubert, et fouilla sa mémoire pour en trouver d'autres. On attendait Tartarin, Crainquebille et bien d'autres L'orateur n'y pensa point.

Mais, tout à coup, sans crier gare, il exhuma froidement, le nom de Lagardère, le populaire héros de Paul Féval.

Lagardère, oui madame...

Et l'on se regarda, puis on regarda l'Échevin qui vraiment ne semblait pas l'avoir fait exprès...

Et l'on regretta, alors, qu'il se fût arrêté après cet exploit. Il lui restait encore tant de d'autres types à citer : Rocambole, Arsène Lupin, Zigomar, Nick Carter ..

L'Échevin est un type à sa façon, lui aussi, mais il a tort de se plaindre des journaux. Ce jour là, notamment, ils lui ont rendu service, pensant au prestige de la Ville qu'il représentait avec tant d'humour...

Le Marchand de Postures.

Le Coin du Wallon

Galguizoûte

LI GUILLOTINE

Mitchî Boleye, invité à dîner amon 'ne kinohance, magna tant des bons afaires qu'à on moumint d'né, i sinta on grand mèsâhe d'aler wice qui li rwè va st-à pîd. I qwite li k'pagnèye sins rin dîre et i s'rind en sèyance di cabinet. Là, i s'assît bin à si âhe, et... l'ovrèdje fini, i s'î èdwère.

Les djins del mohone, vèyant qui d'moréve si lontimps, kimincît à s'dimander s'i n'esteût nin télfey flâwi el houbinète. Li maisse va tocter douc'mint al pwète ; on n'rèspond nin. I bouhe plusieûrs côps, todis on pô pu fwèrt, si bin, qu'â moumint qui k'mincîve à s'dimander, fwèrt sérieusemint çou qui pôreût bin esse divnou, Mitchî respond et i doûve li pwète.

— Qué plaisir qui v'm'avez fait don, dis-ti, à v'ni m'dispierté. Dj'aveûs djustumint m'tisse el lunète qui dji sondjîve qu'on m'aléve guillotiner.

Golzâ II.

L'Administration communale de Liége, sous l'esthétique impulsion de M. le conseiller Lambrichts, le Mécène bien connu a décidé de prendre à sa charge exclusive la reconstitution de la maison natale de Grétry.

En revanche et par compensation, elle a décidé la démolition du Palais et de la maison Curtius, qui deviennent vraiment trop anciens, et qu'on pourra remplacer avantageusement par de beaux monuments officiels, vastes, clairs et bien aérés.

* * *

Monsieur Joseph Demarteau fils, alias J. D. 3, a été surpris par un de ses intimes au moment où il souriait.

* * *

Notre bon oncle, Nicolas Goblet, a été mécontent de l'un de ses discours.

* * *

Le même M. Goblet a admiré le dernier discours parlementaire de son excellent ami le Ministre Berryer.

* * *

M. le député Dallemagne vient d'être nommé directeur de l'école d'orateurs, récemment fondée au sein de l'Union Catholique.

Son collègue, M. Hyacinthe Polet a été appelé à y donner le cours pratique.

* * *

M. Putzeys, bourgmestre de Seraing, vient d'envoyer sa démission au Roi.

* * *

M. le Gouverneur D. V. P. B. D. F. F. F., voulant contribuer, plus encore qu'il ne l'avait fait jusqu'à présent, à la prospérité de notre Théâtre Royal, vient de faire savoir à l'Administration Communale qu'il interviendrait annuellement dans les frais d'exploitation, par un subside régulier de dix francs.

Il annonce aussi qu'il compte assister à une représentation au cours de la saison 1917-1918.

* * *

Pendant une durée de 48 heures qui prendra cours le 1er avril prochain, il ne sera coupé, taillé, rasé, raccourci, ni abattu aucun arbre poussant sur les promenades, avenues et parcs publics de la Ville de Liége.

* * *

A la suite de la défense faite aux officiers de notre armée de faire partie de la Loge, le Ministre de la Guerre a chargé l'honorable

Monsieur Huytens de Terbecq, procureur du Roi à Liége, de rechercher les officiers qui se rendent au local de la Loge et de les signaler sans retard à l'autorité supérieure.

Tiesse di Hoye.

Dans la Garde

LA PANACHITE

CHRONIQUE MÉDICALE

Il était une fois — oh ! ceci n'est pas un conte, mes enfants ! — il était une fois une joyeuse compagnie où l'on vivait en famille, où l'on fraternisait joyeusement à tout propos et même hors de propos et où l'on cultivait d'une manière subrexquisement intensive la bonne et savoureuse et spirituelle blague wallonne.

Et tout eut été pour le mieux dans le meilleur des mondes habités si, chaque année, à certaine époque, un vent bizarre n'eut soufflé sur les « cent gardes » faisant se hérisser les moustaches et se crisper les mains sur les poignées des haches... (pardon ! Paul Fort m'obsède !)... sur les poignées des sabres.

C'était au moment des élections car, nul n'ignore que, dans cette bienheureuse autant que valeureuse institution, les capacités seules n'entraient pas en jeu pour l'obtention d'un grade. Ces braves se supposaient mutuellement les mêmes connaissances balistiques et stratégiques et, en grands gosses qu'ils étaient, c'est censément « â grand èt â p'tit fistou » qu'ils jouaient pour savoir lequel des leurs serait... gendarme ou voleur !

Et c'est alors que, troubleuse de cervelles, éclatait, virulente et impitoyable, la terrible Panachite qui d'ailleurs régnait à l'état endémique en l'antique cité. Les malheureux que l'épidémie atteignait se sentaient pris d'un amour immodéré pour l'étincellement des lames claires au soleil, le rire joyeux des galons d'or et le tintinabulement des dragonnes sur les fourreaux.

Et l'Histoire, mes enfants, l'Histoire qui ne respecte rien, qui encense aussi facilement qu'elle écrase, l'Histoire a précieusement conservé l'attendrissant souvenir du cas, typique autant qu'émouvant, de trois vertueux soldats citoyens que la Panachite affola.

Par un beau et frais matin de février, les «cent gardes» trouvèrent dans leur courrier les édifiants petits cartons que voici et auxquels — le ciel nous en préserve ! — nous ne changerons pas un iota :

« M. X. a l'honneur de vous informer qu'il » postulera aux élections du 21 courant, la » place de sergent devenue vacante par le » départ de M. A. Il sollicite l'appui de votre » suffrage et vous prie d'agréer avec ses remer- » cîments anticipés, l'expression de sa considé- » ration distinguée... »

Pour un simple garde, ce n'était déjà pas mal. Aussi les médecins diagnostiquèrent-ils : symptômes apparents de panachite à surveiller de très près.

Mais franchissons une marche :

« Le sergent Y. a l'honneur de solliciter » votre suffrage pour l'obtention du grade de » Sergent-fourrier à l'élection du 21 courant.

Celui-ci avait certainement rêvé d'un grand sabre comme dans *La grande Duchesse de Gérolstein*. Et le diagnostic fut : « maladie net- » tement précisée. Peut devenir dangereuse. » Cas presque désespéré ».

Et enfin : « le sergent-fourrier Z. a l'honneur » de porter à votre connaissance qu'il posera » sa candidature aux élections prochaines de la » Compagnie, pour le grade de Sous-lieute- » nant»...

Cette fois, on était en plein drame. Sans réfléchir que ce grade ne pouvait que lui occasionner de nombreux frais et que la note du tailleur se chiffrerait à près de quatre cents francs, le malheureux s'emballa, s'emballa tant et si bien que les médecins ordonnèrent son internement.

Cette histoire, mes enfants, qui est peut-être d'hier, qui pourrait même être d'aujourd'hui, m'a été contée mystérieusement l'autre soir, entre chien et loup, par une petite dame voilée, sur un banc très discret du boulevard Frère Orban. Et c'est ainsi que je sus également que les trois malades, en cas d'échec, avaient décidé de se faire *harakiri* avec le magnifique sabre que le sergent-fourrier Z. s'offrit lors de son élévation à ce grade.

— « Ce sabre, avait-il dit, sur lequel j'ai » fait graver la fière maxime « Pour Dieu ! » pour le Roi ! pour la Patrie ! » — servira » donc enfin à quelque chose ! ! — »

Tringlot.

La vraie Solution

pour les grands express.

Cet homme de génie qui a nom G. de Pawlowski et qui honore de sa prose *Le Journal* de Paris, vient d'avoir une idée qu'il ne faut pas hésiter à qualifier de sensationnelle.

Il s'agit de chemin de fer et d'un moyen pratique d'y augmenter les vitesses. L'illustre inventeur propose modestement de porter à une centaine de kilomètres celle des trains dont les wagons seraient emboîtés de façon à former un énorme télescope. A travers le train une auto circulera à toute vitesse de façon à gagner la tête du train au moment de l'arrivée de celui-ci C'est évidemment une centaine de kilomètre gagnés sur le parcours.

Cette admirable combinaison permet d'envisager d'une façon nouvelle la question du détournemeut des grands express et, désormais, il importe peu qu'on ait à franchir quelques kilomètres de plus ou de moins.

Nous diviserons le parcours belge en trois tronçons : Ostende-Bruxelles, Bruxelles-Liége et Liége-Aix-la-Chapelle. Un train télescope d'une longueur variant entre 50 et 75 kilom. circulera sur chacun de ces parcours.

Dans ces trains roulera, non une automobile, mais un second train qui diminuera ainsi le parcours de moitié. Rien n'empêche du reste d'emboîter ainsi presqu'indéfiniment train dans train, de façon à gagner encore du temps et à obtenir des vitesses folles comme résultat, mais normales en réalité.

Grâce à ces trains roulant l'un dans l'autre, on sera en quelque sorte arrivé au moment où l'on vient de partir.

Certes, nous devions nous incliner devant le projet Bicheroux qui apportait quelque chose de nouveau dans la question des grand express; mais la combinaison nouvelle que nous proposons si elle renverse les idées admises jusqu'à présent dans le domaine des transports, s'impose par sa logique victorieuse.

La vue d'un simple tapis roulant aurait dû depuis longtemps nous mettre sur les traces de cette découverte. Mais c'est là l'éternelle histoire de l'œuf de Christophe Colomb.

Nic-Nac.

POMMES CUITES

Au Ministère des finances.

Le parquet général de Bruxelles vient d'avoir son attention attirée par l'activité extraordinaire qui règne au Ministère des finances Non seulement, il est très difficile d'y faire solder une facture, d'y obtenir le payement du fonctionnaire ou d'y faire régler un subside, mais les bureaux de cet office public, avec une ardeur inaccoutumée y élaborent des moyens nouveaux de frapper d'impôts nouveaux le commerce, l'industrie et la propriété.

Or un bruit étrange est venu à ce propos aux oreilles du Parquet. On doit savoir que cette activité extraordinaire est motivée par l'entrée au ministère des finances d'un personnage qui est persona grata, mais sur l'identité de qui la justice n'a pas tous ses apaisements. Elle croit, en effet, être tout simplement sur la trace de Nestor Wilmart introuvable

Nous ne donnons toutefois cette information que sous toutes réserves.

En Russie.

Il vient d'en arriver une bien bonne à un de nos industriels les plus wallonisants.

Il s'était rendu en Russie pour affaires et s'était, selon la coutume, muni d'un passeport rédigé en langue russe et dûment contresigné par les autorités.

Cette pièce solennelle, authentique et officielle comportait, naturellement, un signalement de l'industriel, signalement en langue russe aussi.

A plusieurs reprises, au cours de son voyage parmi les territoires soumis à Nicolas II notre bon compatriote eut à montrer son passeport. Et il constatait avec une stupéfaction non exempte de crainte que la lecture de ce document provoquait une formidable hilarité parmi les « autorités moscovites ».

Douaniers, commissaires de police, officiers généraux, starostes se tordaient littéralement en lisant le passeport.

Notre industriel se demandait s'il était vraiment si ridicule que cela.

A la fin, furieux et exaspéré, il s'adressa à un russe connaissant le français et lui demanda ce qui pouvait bien tant faire rigoler les moscovites.

L'autre lut le passeport et pensa, à son tour, mourir de rire.

Entre deux hoquets, il montra au bon wallon une ligne du passseport et traduisit :

« Signe particulier : le porteur a le.. nombril carré ».

Et maintenant, c'est l'industriel wallon et wallonisant qui manque d'exploser de rire, chaque fois qu'il lui arrive de narrer son aventure.

Au Cercle des patineurs.

L'écho que nous consacrâmes dans notre dernier numéro à la « Corrida à patins », organisée par le Cercle des patineurs, a eu un résultat imprévu Les dévoués jeunes gens qui s'étaient d'abord déclarés prêts à tout, se sont obstinément refusés à se coiffer de la tête du taureau, à moins qu'on n'en supprima les cornes. Ces ornements étaient éventuellement la raison du combat proposé, il n'était plus possible de songer à cette attraction.

Heureusement M. Kruyen, l'aimable et adroit directeur de la Renommée trouva une solution tout à fait élégante.

— Coupons la poire en deux. proposa-t-il.

Et comme nul ne faisait mine de comprendre, il ajouta :

— Ne conservez qu'une corne.

— Ce serait grotesque dit quelqu'un.

— Cela dépend où vous la placez, émit finement M. Kruyen.

— Nous ne comprenons pas.

— Parbleu. Placez-là sur le nez.

— Ce n'est plus un taureau.

— Naturellement, mais c'est un rhinocéros, s'écria triomphalement le patron de la Renommée.

— Et voila comment, à la satisfaction générale la course de taureaux fut transformée en une corrida de rhinocéros, sans que cela l'empêchât d'avoir le plus vif succès.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre épileptique feuilleton « Le marchand de Djèle, etc ».

Nous avons mis en circulation les quittances recouvrement des abonnements de *Tatène* et nous prions nos amis de leur faire bon accueil.

A l'Europe. C'est l'instant peut être de l'année où il est le plus difficile de composer un menu. A moins qu'on n'ait « le métier » du chef de l'*Europe* et que la cave soit digne de la cuisine.

Eloquence Universitaire.

Quelques fleurs d'éloquence professorale :

Du professeur de droit romain : « Qu'en advient-il d'un terrain riverain d'un fleuve quand celui-ci *se forge* un nouveau lit ? »

D'un professeur de médecine : « Les ligaments jaunes, ainsi appelés, parce qu'ils sont élastiques... »

D'un professeur d'histoire : « Ces hardis marins des Pays-Bas ont laissé des noms lumineux dans les brumes du Nord. »

Du même: «Albuquerque avait mis le verrou de la puissance portugaise à la presqu'île de Malacca »

Et d'un autre professeur d'histoire : « Charlemagne, ce colosse aux pieds d'argile... »

Feu Tchantchet.

AU THEATRE ROYAL

La loi de la minorité

MM. Massin et Duchatel sont nommés. Les voilà arbitres des destinées du Théâtre pendant trois ans.

Nous leur souhaitons très sincèrement de réussir et nous les attendons à l'œuvre.

Mais, en vérité, *Tatène* ne peut s'empêcher de s'étonner des singulières mœurs politiques qui, comme eut dit feu Joseph Prudhomme, président à la nomination des directeurs de théâtre.

Nous disons «Mœurs politiques» ; en effet, si vous croyez que pour certain groupe du conseil communal les préoccupations artistiques sont pour quelque chose dans le choix du candidat...

L'essentiel c'est que le favori du groupe soit élu. Ainsi le veut la discipline socialiste.

Nos bons libéraux s'imaginent, eux, que dans une question semblable l'amour-propre politique n'a rien à faire et que chacun est libre de voter pour le meilleur candidat à ses yeux.

Aussi, voyons ce qui vient de se passer au scrutin de lundi.

Le groupe socialiste s'était réuni, avant la séance, pour délibérer sur le choix du directeur.

Il y eut un vote. Et ce ne fut un secret pour personne que MM. Massin et Duchatel y obtinrent huit voix contre sept à M. Chabance, directeur du Théâtre Municipal de Nancy et l'un des meilleurs candidats.

M. Chabance ayant obtenu, au scrutin du conseil, douze voix absolument sincères et libres, et d'un autre côté, ayant réuni sept voix dans le groupe socialiste au scrutin de ce groupe, il se trouve qu'en réalité il y avait au sein de l'assemblée municipale dix neuf conseillers préférant le dit M. Chabance à Messieurs Massin et Duchatel.

De sorte qu'une minorité réelle de dix voix contre dix neuf a imposé l'élection de Messieurs Massin et Duchatel.

C'est la minorité qui a fait la loi à la majorité, phénomène assurément rare et qui méritait d'être signalé.

Si nous le faisons, ce n'est pas pour être désagréable aux élus mais simplement pour protester contre les mœurs véritablement désolantes qui sévissent, au Conseil Communal, concernant les nominations d'où la politique doit rester écartée.

AU GYMNASE

Pour l'Association hispano-américaine

Les *Marionnettes*, point celles de Roture, celles dont M. P. Wolff s'est plu à tirer les ficelles pendant 4 actes, fonctionneront le vendredi 28 février prochain, au Gymnase, au profit de l'Association hispano-américaine de bienfaisance. Qu'on se le dise.

Mareie âx oûs.

Cinéma Royal (Régina)

Coin de rue et boulevard d'Avroy

FOX, ténor

La Petite GERMAINE, diseuse

L'ENSORCELEUSE

Drame en 3 parties

LE BANDIT EN UNIFORME

Comédie dramatique en 2 parties

LE NAUFRAGE DU VÉRONÈSE

Film pris au moment même où le transatlantique « Véronèse » a heurté un rocher.

Le parfum de Polidore	Comique
Comment on fait la cour	Comédie
Les bijoux de Lady Morton	Drame
La mer du Nord	Documentaire
Journal Gaumont	Actualités

Maison G. CHÉVAU

36-38, Coronmeuse, HERSTAL – Télé. 3766

SPÉCALITÉ : SIPHONS, SODAS, CITRONS BLANCS

Fabriqués au bicarbonate de soude

FABRICATION HYGIÉNIQUE

SERVICE RÉGULIER

FUMEZ LA KHALIFAS

CONTRE LA VIE CHÈRE !

Achetez vos LITS ANGLAIS, LITS CAGE, LITS D'ENFANTS, LITERIES de luxe et ordinaires

AUX NOUVELLES INSTALLATIONS

***Rue Féronstrée,* 19**
(Ancien Hôtel de l'Aigle Noir)

SEQUARIS

***Rue Feronstree,* 19**
(Ancien Hôtel de l'Aigle Noir)

LITS ANGLAIS avec ressort, depuis frs 13,95 ; LITS D'ENFANTS, 4 boules cuivre, frs 10,00

LITS CAGE, frs 13,95 LITERIES pour grande personne, depuis frs 6,90.

500 LITS EN MAGASINS prêts à livrer 300 LITERIES CONFECTIONNÉES

Malgré nos BAS PRIX, la Garantie et la Confiance sont aussi sérieuses que tout autre magasin

Nos Installations sont montées pour la GRANDE VENTE, c'est le seul moyen de VENDRE BON MARCHÉ

Dans votre intérêt ne vous trompez pas d'adresse

En face Papeterie Protin, 19, RUE FÉRONSTRÉE, 19

FOURNISSEUR ATTITRE DE LA FAMILLE ROYALE

PAS DE LUXE INUTILE !!

Mais des Articles de 1ère qualité !

La Chapellerie JEAN

RUE LÉOPOLD, 50 (pont des Arches) LIÉGE

Ne possède que des articles de tout premier choix,
garantis et vendus à des pris défiant toute concurrence.

Voir Étalages et Prix

LE PAIN DE SANTÉ

MARQUE DÉPOSÉE

La Santé par le Pain reconnu par MM. les Médecins

BOULANGERIE MÉGANIQUE

LE BON PAIN

Rue Defrance, 45, Bressoux. — Téléphone 1685

Imp. Auv. DUBUISSON, rue Ste-Marguerite, 182. — Tél. 3635.